3 1761 07935275 3

Ménégault, A. P. F. de
Gentilly
Le garçon fille

PQ
2359
M53G3

Menegaut

Le garçon fille.

1800.

LE GARÇON FILLE,

OU

LA FILLE GARÇON,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR LE C.en MENEGAUT *de Gentilly*.

Représentée pour la première fois sur le théâtre de Molière, le 25 Vendémiaire, an IX.

A PARIS,

Chez CRETTÉ, Libraire du théâtre Molière, rue Saint-Martin, N.° 79.

AN IX.

ACTEURS.

GERVILE, tuteur de Lisbelle et amant de Cœlina,		*Bosset.*
POLIDORE, ami de Gerville,		*Vignaux.*
SENANGE, déguisé en femme, sous le nom de Myrta, et amant de Lisbelle,		*Delorge.*
CŒLINA, déguisée en homme, sous le nom de Frontin,	Mlle.	*Kinter.*
LISBELLE,	Mlle.	*Deletre.*
SPINETTE suivante de Lisbelle. femme Delorge.	Mlle.	*Jul. Diancourt.*
Un Commissaire,		*Bonel*
Un Notaire,		*Rivoile.*
Un Jardinier,		*Véniard.*

PQ
2359
M53G3

La scène est à Véronne, dans la maison de Gerville.

LIBRARY
AUG 06 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LE GARÇON FILLE,

OU

LA FILLE GARÇON,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLIDORE, CŒLINA, *en habit d'homme.*

POLIDORE.

Gerville est inconstant!

CŒLINA.

Au mépris de sa foi,
Sensible désormais pour un autre que moi,
Gerville se marie, ô mon cher Polidore!
Vous connaissez mon père, un père que j'honore,
Mais de qui l'amitié n'était que pour ma sœur;
Je fus mise au couvent, j'avais perdu son cœur.
On voulait m'engager d'y rester pour la vie:
Le ciel à ma douleur fit présent d'une amie,
Et ses prudens conseils m'aidaient à repousser
L'état qu'on s'obstinait à me faire embrasser.
Elle crut me servir, et ne servit qu'un traître!
Gerville, son cousin, desirant me connaître,
Paraissait à la grille, y revenait souvent;
Il n'est plus jeune, mais, tout est jeune au convent.
Il a beaucoup d'esprit, les manières charmantes,
Sa figure est encor des plus intéressantes.
Aisément il pouvait séduire un jeune cœur
Ouvert à l'innocence, ouvert à la candeur,
Et que la dureté de mon père inflexible,
Aidait peut-être encor à rendre plus sensible
Aux soins multipliés, aux tendres sentimens,
A ces dehors trompeurs des perfides amans.

Leur crime, cependant, pour une infortunée
Que le monde rejette, au cloître destinée,
A presque d'un bienfait le charme intéressant:
Quand on est malheureux, on est reconnaissant.
Ah! devais-je penser que ce mortel aimable,
Qui paraissait touché de mon sort déplorable,
Me le rendrait un jour encor plus douloureux!

POLIDORE.

Je plains de vos amours le destin rigoureux:
Hélas! tous nos galans ressemblent à Gerville;
Et pour un que l'on perd on en retrouve mille.
Dans ce monde frivole, ami du changement,
L'amour même, l'amour n'est plus un sentiment.
Comme vous, Cœlina, je maudis l'inconstance:
Mais dites-moi, Gerville est parti de Florence
Depuis long-tems?

(*Spinette paraît au fond du théâtre*)

CŒLINA.

Depuis quinze jours environ.
Il vint de son départ me dire la raison:
« Une affaire importante et qu'on ne peut remettre,
« M'oblige à vous quitter, daignez me le permettre.
« Je serai peu de tems et croyez que l'amour,
« Mécontent du voyage, hâtera le retour. »
Surprise, ma douleur ne put se faire entendre:
Que de sermens! jamais il ne parut si tendre.
Mais hélas! que devins-je au funeste moment
Où j'appris de son cœur l'odieux changement,
Où je sus qu'ayant pris le chemin de Véronne,
Il allait épouser une jeune personne
Dont il est le tuteur! Livrée au désespoir,
Je trouvai les moyens de m'échapper le soir,
De changer mes habits et de quitter Florence,
Pour me rendre à Véronne: un rayon d'espérance
Dès l'aurore chez vous a dirigé mes pas;
Et par votre bonté, dont je ne doutais pas,
Je me trouve en ces lieux où demeure Gerville.
Quelle sera maintenant le fruit. . . .

POLIDORE.

Soyez tranquille,
Ma chère Cœlina, comptez sur un ami
Dont le zèle du moins ne sert pas à demi.
Mais de nos sens émus il faut se rendre maître,

Ne vous découvrez point, gardez-vous de paraître,
Avant que du perfide interrogeant le cœur,
Je puisse démêler quel charme séducteur . . .
(*Apercevant Spinette*)
Ah ! vous nous écoutiez ?...

SCÈNE II.

POLIDORE, CŒLINA, SPINETTE.

SPINETTE.

Moi ! j'arrive.

POLIDORE.

Spinette,
Fait-il jour chez monsieur ? est-il à sa toilette ?

SPINETTE.

Il est sorti.

POLIDORE.

Déjà ! reviendra-t-il bientôt ?

SPINETTE.

Mais... ordinairement ... c'est selon ... en un mot,
Notre maître jamais en place ne demeure,
Il va, revient et sort vingt fois dans un quart-d'heure.

POLIDORE.

Vous lui direz alors que je suis au jardin.

SPINETTE.

Je n'y manquerai pas.

POLIDORE, *à Cœlina.*

Vous, suivez-moi, Frontin,
Allons tous deux aux fleurs présenter notre hommage.

SCÈNE III.

SPINETTE, *seule.*

Le Frontin est joli ! Spinette, c'est dommage
Qu'il soit faux. Pour mon sexe il n'est pas dangereux.
Mais, que viens-je d'apprendre ! événement heureux !
Ici nous allons voir une fille charmante,
Déguisée en garçon .... l'aventure est piquante,
Mais l'on verra de plus, amant favorisé,

Un très-joli garçon en fille déguisé....
Non, si j'avais été la maîtresse de faire
Paraître un incident pour me tirer d'affaire,
Et terminer un plan qui me tourmentait bien,
Je n'aurais pas trouvé de plus heureux moyen.
Sénange épousera sa maîtresse Lisbelle;
Outre tous les présens que j'ai reçus.... pour elle,
J'aurai deux mille écus, il me les a promis:
On doit sans intérêt obliger ses amis.
Mais, voici notre amant. Que son regard est tendre!
Avant de lui conter ce que je viens d'entendre,
Commençons par gronder cet aimable étourdi:
Tandis que j'écoutais, il s'est d'un pied hardi
Introduit lestement auprès de sa maîtresse;
Je dois....

SCÈNE IV.

SENANGE, SPINETTE.

SPINETTE.

D'où venez-vous?

SENANGE.

O divine allégresse!...
O doux ravissement!... suprême volupté!...
Tu me vois ébloui!... tu me vois transporté!...
Quel insensible cœur ne lui rendrait les armes!...
Ah! rien n'est beau comme elle!...

SPINETTE.

Il est fou.

SENANGE.

Que de charmes!
Quel éclat! Ses beaux yeux, chef-d'œuvre de l'amour,
S'ouvrant avec langueur à la clarté du jour,
Ses cheveux ondoyans... mille appas qu'on soupçonne...
Le désordre enchanteur d'une jeune personne
Qui des bras du sommeil....

SPINETTE, *l'interrompant.*

Taisez-vous.

SENANGE, *continuant.*

Sort...

SPINETTE, *l'interrompant:*

Eh bien....

SENANGE, *contin :*

Est le triomphe . . .

SPINETTE.

Paix!

SENANGE.

De la beauté !

SPINETTE.

Fort bien ;
Continuez sans gêne, et que votre indécence
Déshonore un habit que porte l'innocence . . .

SENANGE.

L'aurore à son lever nous offre moins d'appas!

SPINETTE.

Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas
Vous permettre d'entrer dans sa chambre . . .

SENANGE, *d'un air ingénu.*

Ah, Spinette!

SPINETTE.

A moins que je n'y fusse.

SENANGE.

Estimable soubrette,
Compte sur ma vertu. . . .

SPINETTE.

Langage de romans.

SENANGE.

Mon respect. . .

SPINETTE.

Ah! bon Dieu, Le respect des amans!
(*d'un ton rapide*)
Je n'y crois pas du tout, et pour cause... Senange,
Vous voyez par hasard, dans l'église Saint-Ange . .
Lisbelle, qui devient l'objet de vos amours;
Ces amours aussitôt implorent mon secours,
L'or brille... je réponds qu'il paraît difficile
De tromper un tuteur amant de sa pupile;
Qui voulant l'épouser est jaloux à tel point,
Qu'il ne la montre pas et ne la quitte point.
Vous empruntez alors pour lui cacher vos traces,
Et venir me parler, le costume des grâces;

Mais bientôt par lui-même en son appartement,
Vous êtes rencontré sous ce déguisement.
Plus de vingt questions réclament votre adresse :
D'abord vous répondez que vous êtes ma nièce,
Que vous voulez servir, que je vous veux du bien,
Qu'on vous nomme Myrta. Vous êtes assez bien ;
Votre air, votre figure intéressent... Gerville
Vous propose d'entrer auprès de sa pupille.
L'amour vous y maintient depuis quatre ou cinq jours,
Qui sans doute, monsieur, vous ont paru fort courts,
Mais fort longs à Spinette; oui, vous dis-je, il me fâche
D'être occupée à suivre, à guetter sans relâche
Un jeune audacieux, un petit garnement;
Je me démets enfin de son gouvernement.

SENANGE.

Spinette, en vérité, tu te fais des chimères,
Des craintes...

SPINETTE.

Oui, j'ai tort, et les hommes sincères,
Tendres, n'ont pas le cœur faux, cruel, inconstant;
Et le trait que je viens d'apprendre dans l'instant,
Leur assure encor mieux la confiance intime
D'un sexe leur tyran, et jamais leur victime!
Avez-vous rencontré...

SENANGE.

Qui ?

SPINETTE.

Là, près du jardin,
Polidore suivi d'un prétendu... Frontin ?

SENANGE.

Ah, oui.

SPINETTE.

C'est une fille.

SENANGE.

Une fille!..

SPINETTE.

Charmante,
A ce que j'ai pu voir; mais, hélas! une amante
Séduite par Gerville et qui vient réclamer
La foi de ce volage incapable d'aimer.

SENANGE.

O ciel!... jeunes beautés, l'exemple vous regarde :
C'est en vain contre nous que vous êtes en garde,
Nous avons le secret, sitôt que nous parlons,
De vous persuader tout ce que nous voulons . . .
Comment! se pourrait-il?

SPINETTE.

Rien n'est plus véritable.

SENANGE.

O ma chère Spinette ! ô destin favorable !

SPINETTE.

Une séduction peut donc vous réjouir?

SENANGE.

Tu m'en vois consterné . . . mais, nous allons jouir
De l'éclat que va faire une telle aventure.

SPINETTE.

Elle peut nous servir à causer la rupture
De l'hymen où Gerville aspire effrontément;
Mais je pense qu'il faut, sans tarder un moment,
Découvrir à Lisbelle . . .

SENANGE.

Oui, ma vive tendresse,
Et l'heureux stratagême où brilla ton adresse.
Aussi bien je ne puis retenir plus long-tems
L'aveu de cet amour qui dévore mes sens,
Qui m'ôte la raison, qui remplit tout mon être . . .

SPINETTE.

Je connais ces grands mots.

SENANGE.

Si tu pouvais connaître
Tout ce que j'ai souffert durant ces quatre jours,
Que tu crois cependant m'avoir paru si courts ! . . .
Me voilà décidé; je vais chercher Lisbelle,
Et trouvant le moyen d'être seul avec elle,
Je me déclare enfin, je tombe à ses genoux,
Je . . . .

SPINETTE, *apercevant Gerville.*

Silence!

SENANGE.

Quoi? . . .

SPINETTE.

Chut! voici notre jaloux.
Allons, un air modeste, un maintien, un ton sage;
Baissez les yeux, tirez promptement votre ouvrage.

(*Senange tire d'un petit sac un morceau de mousseline qu'il paraît broder*).

SCÈNE V.

GERVILLE, SENANGE, SPINETTE.

GERVILLE, *à Senange.*

Quoi, toujours occupée!

SPINETTE.

Elle n'a pas de bien;
Il faut travailler.

GERVILLE.

Oui, mais pas toujours. Eh bien,
Comment vous trouvez-vous auprès de ma Lisbelle?

SENANGE.

Fort bien, monsieur.

GERVILLE.

Myrta, j'en suis charmé. Prend-elle
De l'amitié pour vous?

SENANGE.

Je fais ce que je puis
Pour le mériter.

GERVILLE.

Bon, car nos meilleurs appuis,
Nos uniques soutiens dans le monde où nous sommes
Seront toujours l'estime et l'amitié des hommes.
A Lisbelle tâchez de plaire.

SENANGE.

Je le dois.

GERVILLE.

Et vous réussirez.

SPINETTE, *à part.*

Oui, plus que tu ne crois!

GERVILLE.

Spinette, sais tu bien que ta nièce est jolie?

SENANGE *d'un air embarrassé.*

Monsieur. . .

GERVILLE.

Que sa douceur...

SENANGE.

Monsieur....

GERVILLE.

Sa modestie. . .

SENANGE.

Monsieur, vous me rendez confuse. . .

GERVILLE.

Assurément,
De votre sexe un jour vous serez l'ornement.
Quand je vous proposai d'entrer chez ma pupille,
j'avais certains projets. . .

SPINETTE, *affectant un ton brusque.*

Comment donc?

GERVILLE.

Sois tranquille,
Je ne veux. . .

SENANGE, *d'un ton de prude.*

Des projets! sur moi, monsieur, sur moi!

GERVILLE.

Ah, que votre pudeur ne prenne aucun effroi.
Vous êtes du même âge, à peu près, que Lisbelle;
Vous avez de l'esprit, de la beauté comme elle,
J'espérais que bientôt vous gagneriez son cœur,
Et que vous parleriez alors en ma faveur.

SENANGE, *du même ton de prude.*

Oh, vous faites très-bien d'expliquer la méprise,
Car, monsieur, j'ai d'abord cru que vous m'aviez prise
Pour ce qu'en vérité je ne serai jamais. . .

GERVILLE.

C'est une enfant, Lisbelle, une jeune enfant, mais
J'espère enfin toucher cette froide innocence,
Qui pour le mariage a de la répugnance.
Myrta, m'aiderez vous à vaincre sa froideur?

SENANGE.

Ne doutez pas, monsieur, de toute mon ardeur.

GERVILLE.

Pour émouvoir son ame, un peu trop ingénue,
Pour y faire germer quelqu'idée inconnue,
Et jeter dans ce cœur un amoureux desir,
Dont naturellement j'aurais le doux plaisir
D'être l'unique objet, me trouvant le seul homme
Qui la voit. . .

SPINETTE, *malignement.*

Qui l'adore. . .

GERVILLE.

Et qui lui parle! en somme,
Je crois que des romans la lecture. . .

SPINETTE.

Divin!
Charmant projet!

GERVILLE.

Eh-bien, j'en ai dès ce matin
Mis à part quelques uns; et je voudrais, Spinette,
Que la jeune Myrta, le soir comme en cachette,
Les lût à ma pupille.

SENANGE.

Ah, monsieur, volontiers:
J'en lirai chaque soir des volumes entiers.

GERVILLE.

Donnez la préférence aux romans pathétiques;
Rendez avec chaleur ces endroits énergiques,
Où règne de l'amour l'ardente passion. . .

SENANGE.

Certainement.

GERVILLE.

Alors, suivant l'impression

Que sur une ame tendre on peut aisément faire ;
Vous placerez tout-bas un petit commentaire ;
Vous peindrez... de l'amour... les douces... voluptés...
Rien n'est si naturel entre jeunes beautés.
Tâchez que cette fleur, que cette aimable rose,
Soupçonne que l'hymen doit avoir quelque chose
D'infiniment joli, puisqu'il est desiré
Du sexe adorateur et du sexe adoré . . .

SPINETTE, *vivement et avec ironie.*

Ou trompé, c'est égal.

GERVILLE.

Ma chère, on vous dispense
De ces réflexions . . . dis-moi ce que tu pense
Du moyen que j'ai pris.

SPINETTE.

Qu'il est des plus certains,
Et que vos intérêts sont en très-bonnes mains.
Ah, mon dieu ! . . .

GERVILLE.

Qu'as-tu donc ?

SPINETTE.

Quel oubli !

GERVILLE

Mais encore . . . .

SPINETTE

Je ne vous disais pas que monsieur Polidore
Vous attend au jardin.

GERVILLE.

Polidore !

SPINETTE.

Il était
Même fort agité ; souvent il répétait
Certain mot de volage, et parlait de Florence.

GERVILLE, *à part.*

A Florence quelqu'un, selon toute apparence,
Aura mandé qu'ici j'allais me marier !
J'entrevois un éclat qui va me décrier . . .
Connu de ses parens, méritant leur estime,
Polidore eut toujours la confiance intime

De Cœlina . . . Ma foi, songeons à prévenir
Les obstacles fâcheux qui pourraient survenir.
Spinette, je voudrais te faire une demande . . .
(*à Senange*).
Suis-moi. N'oubliez pas que je vous recommande
Le cœur de ma pupille.

SENANGE.

Oh, que non.

GERVILLE.

La voici.

SENANGE.

Je vais l'interroger, elle approche d'ici.

GERVILLE.

Fort bien.

SENANGE.

Ce jeune cœur vous paraît inflexible ;
J'espère le trouver moins froid et plus sensible
Que vous ne le pensez.

GERVILLE, *en s'en allant.*

Comptez, aimable enfant,
Sur ma reconnaissance.

SPINETTE, *bas à Senange.*

Oui, mais en attendant,
Le moment est venu, vous pouvez satisfaire
Et soulager votre ame : allons . . .

SENANGE, *bas à Spinette.*

Laisse-moi faire.

SCÈNE VI.

SENANGE, LISBELLE.

LISBELLE.

Tu causais vivement avec mon cher tuteur ;
Que te disait-il ?

SENANGE, *avec embarras.*

Rien.

LISBELLE.

Rien ! d'où naît ta rougeur ?

SENANGE.

C'est . . . Il me demandait si vous étiez contente
De moi.

LISBELLE.

Certainement, et suivant mon attente,
Je vois que tu me sers d'affection.

SENANGE.

Pour vous,
Dont le cœur est si noble et le pouvoir si doux,
Je donnerais ma vie.

LISBELLE.

Oh ! qu'elle m'intéresse!

SENANGE.

Mes jours ne sont-ils pas à ma belle maîtresse?

LISBELLE.

N'as-tu jamais servi d'autres que moi, Myrta?

SENANGE, *en souriant.*

Pardonnez . . . j'ai servi la charmante Nina,
La vive Juliette et l'aimable Constance;
Quelques autres encor . . . mais quelle différence!
Dès que je vous ai vue, à ce divin aspect,
J'ai ressenti pour vous le plus tendre . . . respect.
De ce charme inconnu la douce tyrannie
A vous, je le sens bien, m'attache pour la vie.

LISBELLE.

La sympathie exerce un pouvoir étonnant,
Singulier... j'ai resté dix-huit mois au couvent;
J'y rencontrai plusieurs compagnes de mon age,
D'un caractére doux, d'un charmant voisinage;
J'avais leur amitié, j'y répondais bien, mais,
Pour aucune, Myrta, je ne sentis jamais
Cette inclination que tu m'as inspirée
Dès le premier abord.

SENANGE, *à part.*

O maîtresse adorée!..
Dans mon cœur par degré nait un rayon d'espoir.

LISBELLE.

Pourtant, je ne veux plus que nous restions le soir,
Comme hier, si long-tems à jaser... et pour cause.

SENANGE.

On critique monsieur...

LISBELLE.

On joue...

SENANGE.

On rit...

LISBELLE.

On cause...
Mais je n'ai pu dormir, je n'ai songé qu'à toi;
Tu troubles mon repos, en vérité.

SENANGE.

Pour moi,
De suite en vous quittant je me suis endormie,
Puis, un rêve enchanteur....

LISBELLE.

Myrta, ma bonne amie,
Ah! conte-moi ton rêve.

SENANGE.

Ecoutez... m'y voilà...
Entre filles, je crois, ces confidences-là
Ne peuvent qu'amuser sans nuire a la décence;
Vous en étiez l'objet d'ailleurs, et... je commence:
Je révais cette nuit que j'étais votre amant...

LISBELLE.

Mon amant!..

SENANGE.

Et qu'alors, sous un déguisement,
Ayant intéressé Spinette à me conduire,
Bientôt auprès de vous j'avais su m'introduire.
Madame, vous disais-je, un bienheureux destin
Vous offrit à ma vue au temple hier matin...
Quel trouble me saisit! quelle subite flâme!
Je ne puis exprimer le transport de mon âme...
Pour voler près de vous et subir votre loi,
Il semblait que mon cœur se détachât de moi;
Et ce cœur pénétré d'une flâme si belle,
Je ne fus plus à moi, je fus tout à Lisbelle.
Vous parler un instant devint mon seul desir;
J'en trouvai les moyens, et je dus les saisir
Pour vous peindre un amour qui subjugue mon être

Mais ce déguisement vous offense peut-être....
Ah! songez qu'il fallait tromper l'œil d'un jaloux.....
(*Il se jette à ses pieds.*)

LISBELLE, *avec émotion.*

Hé-bien, que fais-tu donc?..

SENANGE.

Je tombe à vos genoux ...
C'est par-là justement qu'un tendre aveu s'achève;
La situation l'exige dans mon rêve.

LISBELLE.

Comment, tu te jettais à mes genoux, Myrta?

SENANGE.

Oui, sans doute : oh, mon rêve était-suivi ... Déjà,
Vous paraissiez émue, attendrie ...

LISBELLE.

Attendrie?..

SENANGE.

Je prenais en tremblant votre main si jolie,
(*Il lui baise plusieurs fois la main.*)
Et mes baisers..

LISBELLE.

Finis ... finis donc ... Quelle ardeur!
Tu peins les choses ....

SENANGE, *d'un air fâché.*

Mais, ce petit air grondeur
Annoncerait plutôt que je sais mal les peindre.

LISBELLE.

Es-tu fâchée?..

SENANGE.

Hélas! à vous parler sans feindre,
Je ne vous trouve plus ces regards enchanteurs,
Qu'en songe ...

LISBELLE, *d'un ton tendre.*

Quels regards?

SENANGE.

Qu'ils étaient séducteurs!
Quel doux ravissement ils portaient dans mon ame!
Oh, que je voudrais bien les voir encor! Madame,
Ne me refusez pas, daignez ....

LISBELLE, *le regardant tendrement, et ensuite encore plus tendrement.*

Est-ce ceux-là?

SENANGE.

Pas encore... à peu près... tenez... oh, les voilà!

LISBELLE, *apercevant Cœlina qui passe et repasse au fond du théâtre.*

Lève-toi, j'aperçois quelqu'un devant la porte.

SENANGE.

Hé-bien! il est permis de s'amuser.

LISBELLE.

N'importe,
Relève-toi, Myrta, remettons à ce soir;
Pour mieux nous divertir nous tâcherons d'avoir
Un habit de Gerville...

SENANGE.

Oh, l'idée est heureuse!

LISBELLE.

Et nous jouerons encore une scène amoureuse.

SENANGE.

Oui, j'entends, ces habits font taire le désir,
Et vous ôtent alors la moitié du plaisir?
Voulez-vous un moyen, que présente mon rôle,
De l'avoir tout entier ce plaisir?..

LISBELLE.

Qu'elle est drôle!

SENANGE.

Persuadez-vous bien que je suis un amant,
Un amant véritable...

LISBELLE.

Ah, tu serais charmant!
Mais...

SENANGE.

Vous m'aimeriez-donc?

LISBELLE, *en riant.*

Adieu, je me retire;
Dans le jardin ce soir je saurai te le dire.

(*à part en s'en allant.*)

Cette fille que j'aime est ma société,
Et je me divertis de sa folle gaité.

SCÈNE VII.

SENANGE, CŒLINA, *toujours en homme, au fond du théâtre, regardant Lisbelle qui sort.*

SENANGE, *au bord du théâtre.*

Soudain elle m'échape, à l'instant où mon âme
Osait lui découvrir le secret de ma flâme.
Mais, ne nous plaignons pas, tout va bien jusqu'ici,
Le ciel de l'espérance est enfin éclairci.
Cet habit trompe encor les yeux de ma maîtresse,
Son cœur n'est déjà plus dupe de mon adresse,
Et la nature y fait naître la vérité.

CŒLINA, *à part.*

Ma rivale a puni ma curiosité;
J'ai désiré la voir, que je la trouve belle!
Hélas !..

SENANGE, *à part.*

Voici, je crois, cette amante fidelle
Que Gerville abandonne.

CŒLINA, *à part.*

Il serait à présent
Fort bon d'interroger, au moyen d'un présent,
Cette fille à l'égard du coupable Gerville:
S'il n'était pas aimé, je serais plus tranquille.
Tâchons de le savoir.

SENANGE, *à part.*

Senange ! que d'attraits !
Ah ! pour la consoler je me présenterais,
Si . . si je n'étais pas amoureux de Lisbelle.

CŒLINA, *à part.*

Elle me croit sans doute au service comme elle;
Je vais pour engager la conversation,
Feindre d'avoir pour elle une inclination . . .

SENANGE, *à part, lui rendant plusieurs révérences qu'elle lui fait.*

Me faire les yeux doux ! . . . mais, quel dessein a-t-elle!

Approchez, beau garçon, je ne suis pas cruelle.

CŒLINA, *à Senange.*

Il va se marier, monsieur, dans quelques jours!

SENANGE.

Peut-être.

CŒLINA.

En pareil cas on augmente toujours
Le nombre de ses gens . . .

SENANGE.

Oui, comme il se pratique,
Monsieur va se donner un nombreux domestique.

CŒLINA.

Et l'on s'empressera d'en être? . . .

SENANGE.

Sûrement:
Pour un valet menteur, un malin garnement,
Cette condition fut toujours assez bonne . . .

CŒLINA.

Pour un bon serviteur, trop aimable personne,
Elle doit être heureuse auprès de vous.

SENANGE, *à part.*

Joli!
En vérité, monsieur, vous êtes bien poli,
Mais on garde ces mots pour l'objet qu'on adore.
Auriez-vous le dessein de quitter Polidore,
Et de vous présenter pour nous appartenir?
Très difficilement vous pourriez l'obtenir:
Il s'agirait d'abord de gagner la soubrette . . .
Vain espoir! je craindrais que ma tante Spinette
Elle même empêchât qu'on vous reçût.

CŒLINA.

Pourquoi!

SENANGE, *affectant un ton ingénu et embarrassé*

C'est qu'elle fut toujours très-sévère . . pour moi . . .
Dans la même maison . . avec un beau jeune homme.
Je dois me souvenir qu'Ève mordit la pomme . . .
Vous êtes bien gentil . . . vous êtes dangereux . .
Si de moi vous allez devenir amoureux . .
Se voir à tout moment . . . j'en serais bien contente,
Mais cela paraîtrait bien scabreux à ma tante . . .

Et je dois avouer que moi-même . . .

CŒLINA, *lui prenant la main.*

Achevez . . .

SENANGE.

Oui, je m'exposerais . . .

CŒLINA.

Point du tout . . observez
Mon air si raisonnable.

SENANGE.

Ah, faibles que nous sommes . . .

CŒLINA.

Je ne ressemble point à la plupart des hommes :
Ils demandent toujours, ne sont jamais contens ;
Les rendez-vous heureux, c'est les rendre inconstans ;
A leur bouche trompeuse aucun serment ne coûte :
Une fille d'honneur jamais ne les écoute.
Je ne demande rien, moi . . .

SENANGE.

Toujours bien venu,
Par mon sexe d'abord vous êtes prévenu . .
(*Voulant l'embrasser.*)
Et cela me paraît assez dans la nature . . .
(*Cœlina le repousse et veut fuir ; Senange la retient,*

CŒLINA.

(*à part.*)
Vous êtes vive au moins ! la sotte créature !
Je ne tarderais pas à me trouver ici
(*haut.*)
Beaucoup embarrassée. Ecoutez bien ceci :
Si quelque femme osait me faire des avances,
Elle en serait la dupe, et ces inconséquences,
Ces transports indiscrets, ces hardis mouvemens,
Dont seraient enchantés la plupart des amans,
Ne sont pas de mon goût.

SENANGE, *d'un air honteux.*

On peut être ingénue . . .

CŒLINA, *l'interrompant.*

Je veux qu'une maîtresse ait de la retenue.
Sa résistance aimable et sa douce rigueur,

En irritant ma flamme augmente son ardeur;
Et je veux mettre aussi ma conquête à l'épreuve.

SENANGE.

De quelle vanité vous me donnez la preuve!
Pour moi j'ai l'ame noble et ne trouve pas bien
De préparer du mal à qui nous veut du bien,
Et de faire acheter par des incertitudes,
Des soins multipliés et des inquiétudes,
Ce que l'on peut donner si généreusement.
Un bon cœur ne doit pas agir cruellement. . .
Je le dis sans avoir la moindre expérience.

CŒLINA.

Vous avez un bon cœur, j'ai de la conscience:
Quand je mérite peu, je ne veux rien avoir,
Et je soupire un mois avant de recevoir
La première faveur.

SENANGE.

Un mois!

CŒLINA, *à part.*

L'impertinente,
Comme elle se récrie!

SENANGE.

On vient. . . Chut! c'est ma tante.

SCÈNE VIII.

SENANGE, CŒLINA, SPINETTE.

SPINETTE, *arrivant d'un air fort empressé,*

Monsieur, je vous apporte une nouvelle . . .

SENANGE, *riant.*

Bon!
Me voilà découvert . . .

CŒLINA, *avec surprise.*

Monsieur! . . .

SPINETTE, *à Senange.*

Quelle raison
(*apercevant Cœlina*).
Vous fait ainsi rire? . . Ah! . . pardon, mademoiselle,
Je ne vous voyais point.

CŒLINA

Monsieur !

SENANGE.

Oui vraiment, *elle*,
N'est que *lui*, déguisé.

CŒLINA, *à Senange.*

Comment! . .

SENANGE, *souriant.*

Mais . .

CŒLINA.

Vous seriez . . .

SENANGE.

Un peu plus votre fait que vous ne le pensiez.
Vous êtes bien surprise, et la scène amusante . . .

CŒLINA.

On le serait à moins; la rencontre . . .

SENANGE.

Est plaisante.
J'avais, pour une fille, un ton . . .

CŒLINA.

Fort masculin,
Et faisiez peu d'honneur à l'habit féminin.

SENANGE.

Oh, comme lestement vous battiez en retraite!
Le vol de la colombe, a dit certain poëte,
Le vol de la colombe est moins précipité,
Quand un aigle ennemi fend l'air épouvanté,
Et l'aigle est moins rapide, alors que sous la nue,
Il poursuit en vainqueur la colombe éperdue . . .

SPINETTE, *d'un ton impatienté.*

Et de par Lucifer, écoutez un moment;
Il s'agit bien ici de colombe, vraiment!

SENANGE.

Et de quoi s'agit-il?

SPINETTE.

Il s'agit . . d'un notaire,
Que Gerville a mandé . .

CŒLINA.

Qu'entends-je? . .

SENANGE.

Il faut . . .

SPINETTE.

Vous taire.
Monsieur veut épouser Lisbelle dès ce soir,
Et de lui-même enfin je viens de le savoir.

SENANGE.

Ce soir!

CŒLINA.

O ciel!

SENANGE.

Il sort d'en informer Lisbelle . . .

SENANGE, *vivement.*

Qu'a-t-elle répondu ?

CŒLINA.

Rien . . . eh, que pouvait-elle,
Dans sa timidité, répondre à ce décret ?

SENANGE, *très-vivement.*

Ce décret . . je le casse!

SPINETTE.

Un transport indiscret
Peut vous nuire.

SENANGE, *très-vivement.*

Je cours, sans plus tarder encore,
Me jeter aux genoux de celle que j'adore.
Sous mon déguisement son cœur m'a deviné;
Elle doit être à moi, pour elle je suis né.
J'ose accepter du moins cet augure prospère,
Et vais me découvrir entièrement : j'espère
Qu'elle aura dans ce jour assez de fermeté,
Pour refuser la main d'un rival détesté.

(*Il sort.*)

SPINETTE, *à Senange.*

(*à Cœlina.*)

Vîte! elle est au jardin. Et nous, mademoiselle,
Sans tarder un instant, suivons-le . . .

CŒLINA.

L'infidelle
Brûle de consommer sa lâche trahison!

SPINETTE.

La plainte en ce moment n'est guère de saison ;
Suivons-le, je vous prie.

CŒLINA.

A quoi bon ? . .

SPINETTE.

La présence
D'une femme trahie inspire à l'innocence,
Qu'on veut traiter de même, un courage indompté.
Quand notre jeune amant, à sa jeune beauté,
Aura tout découvert, nous paraîtrons : Gerville
N'est certainement pas aimé de sa pupille.
Comme elle va sourire au moyen si flatteur
De pouvoir refuser la main de son tuteur,
Et de s'abandonner au plus juste reproche
Sur les engagemens qu'avec vous... Il approche ;
J'entends sa voix toujours si pleine de douceur,
Et l'organe imposant de votre défenseur.

CŒLINA.

De monsieur Polidore ? Ecoutons . .

SPINETTE.

Moi, je pense
Que d'écouter ici la raison nous dispense.
Allons, éloignons-nous : venez donc . .

CŒLINA.

Je vous suis.

SCÈNE IX.

POLIDORE, GERVILLE.

GERVILLE, *avec embarras.*

Je ne saurais que dire au moment où je suis . .

POLIDORE, *d'un ton élevé.*

Monsieur, répondez-moi.

GERVILLE.

Que puis-je vous répondre,

Lorsqu'un juste reproche a droit de me confondre ?

POLIDORE.

Ah, pauvre Cœlina ! — Vous êtes convenu
Que vous trouviez chez elle esprit, beauté, vertu ?

GERVILLE.

J'en conviendrai toujours ; et, certes, je l'estime . . .

POLIDORE.

Et n'avez-vous jamais eu pour votre victime
Que ce sentiment là ? Ne l'aimiez-vous point ?

GERVILLE.

Mais,
Je ne le cache pas, sans doute je l'aimais.

POLIDORE.

N'avez-vous point alors su tout mettre en usage
Pour vous en faire aimer ?

GERVILLE, *à part.*

Tout ceci me présage
(*Haut.*)
Un débat orageux. J'ai fait, monsieur, j'ai fait...
Ce que font les amans.

POLIDORE.

Etiez-vous satisfait
De sa conduite ?

GERVILLE.

Eh oui, je le dis sans contrainte.

POLIDORE.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de plainte ?

GERVILLE.

Mais non ! . . . et l'embarras où je suis maintenant,
Vous le dit bien assez : le caprice étonnant
Qui m'a rendu volage et subjugue mon ame,
Aux yeux de la raison doit me couvrir de blâme,
Je le sais, j'en rougis, je le déteste, mais,
On sait trop que l'amour ne raisonne jamais.
Lassé de mes combats et de ma résistance,
J'ai cédé la victoire au dieu de l'inconstance.

POLIDORE.

Et ce nouvel amour, malgré tous vos sermens,
Vos promesses . . .

GERVILLE, *d'un ton embarrassé.*

Tenez, dans de certains momens, . .
On parle... sans rien dire... on promet... bien des choses.
(*Affectant un air léger.*)
Trop souvent les chardons croissent parmi les roses
Au jardin de l'Amour. Sur l'aile de Zéphir,
Je cueille en voltigeant les roses du plaisir;
J'évite les chardons! leur épine cruelle,
C'est l'éternel ennui, la constance éternelle.
Peste! je n'irai pas, antique céladon,
A la reine des fleurs préférer le chardon.
Mais le plus inconstant à la fin se marie,
Et je . . .

POLIDORE.

Je ne vois-là qu'une plaisanterie
Bien froide.

GERVILLE.

Auprès de vous je perdrai mon latin!

POLIDORE, *d'un ton modéré.*

Vos discours sembleraient d'un jeune libertin,
D'un perfide . . .

GERVILLE.

Monsieur . . .

POLIDORE, *vivement.*

Oui, monsieur, d'un perfide,
Qui n'a dans ses amours que la haine pour guide . . .

GERVILLE.

Je ne vous entends point.

POLIDORE, *avec chaleur.*

L'amour d'un inconstant
Est pire que la haine. Ah, dans ce même instant,
Par votre dureté Cœlina malheureuse,
Elève contre vous une voix douloureuse,
Si, lorsqu'à ses genoux dans ces heureux momens
Où vous rendiez le ciel témoin de vos sermens,
Où vous lui présentiez un cœur qu'elle reclame,
Où vous la conjuriez d'en couronner la flame,
Elle avait répondu, prévoyant son malheur,
Qu'elle vous regardait comme un vil séducteur? . . .
Ah, la punirez-vous du crime pardonnable
De vous avoir aimé? de l'erreur favorable

Qui vous abandonnait jusqu'à sa liberté,
Vous croyant de l'honneur et de la probité ?
Figurez-vous du moins sa surprise mortelle,
En apprenant soudain la funeste nouvelle
De votre changement, de votre indigne amour,
Enfin de votre hymen arrêté dans ce jour !
Pouvez-vous sans remords penser à sa misère,
Quand la seule pitié doit vous la rendre chère ?
Songez, d'ailleurs, songez aux bruits désobligeans,
Aux reproches cruels, aux discours outrageans,
Que toute une famille à jamais lui prépare ;
Aux rigueurs de son père, et quel père ! un barbare
Qui l'a toujours haïe . . .

GERVILLE, *à part.*

Hélas !

POLIDORE.

Vous soupirez !

GERVILLE, *avec émotion.*

Polidore, je vois ce que vous desirez,
Mais . . .

POLIDORE, *avec feu.*

Ah ! mon chèr ami, devenez raisonnable ;
Ecartez sans rougir un projet condamnable ;
Revenez à l'amour, au devoir, à l'honneur,
Ils vous amèneront dans le sein du bonheur.
C'est pour votre repos que je parle, Gerville ;
Qui fait des malheureux est-il jamais tranquille ? . . .

SCÈNE X.

POLIDORE, GERVILLE, PAOLO.

PAOLO, *un peu pris de vin, accourant à Gerville d'un air fort empressé.*

Monsieur ! monsieur ! monsieur !

GERVILLE.

Qu'a-t-il donc ce butor,
A crier de la sorte ?

PAOLO.

Oui, vous direz encor
Que je suis un oison... propre à manger de l'herbe,

Quand je viens de vous rendre un service . . . superbe.

GERVILLE.

Quel service ?

PAOLO.

Jarni, remerciez-nous bien
Tout-à-l'heure.

GERVILLE.

Eh, de quoi, si tu ne me dis rien . . .

PAOLO.

Vous nous battez souvent sans raison, notre maître,
Remerciez-nous donc sans savoir pourquoi . . .

GERVILLE.

Traître !

Veux-tu . . .

PAOLO.

C'est un complot...

GERVILLE.

Hé-bien !..

PAOLO, *s'évantant avec son chapeau.*

A révéler . . .
Quand on est hors d'haleine on ne saurait parler...
J'ai lu ça... dans un livre ... autrefois... à l'école...

GERVILLE, *prenant un bâton.*

Oh, je te ferai bien revenir la parole !

PAOLO.

Attendez ! je la tiens... votre bâton si lourd,
Rendrait l'ouie au muet et la parole... au sourd.
J'étais dans le jardin derrière nos charmilles,
Quand j'aperçus de loin venir deux jeunes filles :
C'était votre pupille avec cette... Myrta,
Que pour femme de chambre ici l'on arrêta...
Ah ! qui pouvait s'attendre à des choses pareilles !
Bref, quelques mots en l'air ont frappé nos oreilles,
Et ces mots décousus m'ont donné le soupçon
Qu'elles prenaient peut-être ensemble une leçon
Sur des malices . . . car ces malices gentilles,
Ont toujours occupé l'esprit des jeunes filles.
J'en avions soupçonné beaucoup sur le tapis,
Et pour les écouter je nous sommes tapis.
Ce Myrta lui disait : ô ma chère maîtresse !

Ce Myrta lui baisait les mains avec tendresse,
Ce Myrta lui jurait de l'aimer constamment,
Et j'entendis alors le mot d'enlèvement.

GERVILLE.

Il est ivre ! le vin a troublé sa cervelle ;
Une fille, Myrta, proposer à Lisbelle
De l'enlever !

PAOLO.

Monsieur, je vous donne ma foi,
Qu'une fille comme elle, est fille comme moi.
J'en ons la preuve enfin, car madame Spinette,
Qui vint les acoster, d'une façon bien nette
Avec eux sur l'intrigue a vivement causé :
Oui, c'est un amoureux en fille déguisé.
Vous savez bien, monsieur, le cabinet de Flore,
Tout au bas du jardin près du vieux sycomore ?
Pour être plus à l'aise à prendre du bon tems,
Zeste, ils y sont entrés tous les quatre en deux tems,
Et moi qui n'ai pu voir cela d'un œil tranquille,
J'ai . . .

GERVILLE.

Mais qui tous les quatre ?

PAOLO.

Hé bien, votre pupille,
Et la fine soubrette et la fausse Myrta,
Et ce joli Frontin, que monsieur amena
Céans : or, avec lui la partie est quarrée.
Mais à peine est leur troupe au cabinet entrée,
Je saisis le moment, j'avance à pas de loup,
Et je ferme sur eux la porte tout d'un coup.
Pan ! les oiseaux sont pris . . Mais voici le notaire
Que vous aviez mandé.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE.

PAOLO.

Pour arranger l'affaire,
Vous venez un peu tard ; ils sont quatre là-bas,
Qui, ne se gênant point, ne vous attendent pas.

GERVILLE, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

Perfide suborneur! détestable faussaire!
(*à Paolo.*)
Je vais... non, il vaut mieux... cours chez le commissaire
Qui demeure ici près; dis-lui qu'en ce moment
De se rendre chez moi je le prie instamment.

PAOLO, *en s'en allant.*

Mon esprit est malin comme celui d'un page,
Et dans une maison j'aime à voir du tapage,
Cela me réjouit et me fait grand plaisir.

SCÈNE XII.

POLIDORE, GERVILLE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Gerville.*

Or, monsieur, je venais suivant votre desir . . .

GERVILLE, *avec impatience.*

Ah! . .

POLIDORE.

Quoi, c'est un amant que vous teniez vous-même
Près de votre pupille!

GERVILLE.

Indigne stratagême!
Oh, je ferai punir un pareil attentat . . .

POLIDORE.

Punir? moi je voudrais que ceci vous portât
A réfléchir au moins . . .

GERVILLE.

Peut-on être capable
D'une horreur . . .

POLIDORE, *l'interrompant.*

Dont vous-même avez été coupable.
Qu'a-t-il fait, ce jeune homme? un crime, le voici;
Pour tromper un jaloux et s'introduire ici,
L'étourdi s'est caché sous un habit de femme . .
Sous de brillans dehors vous déguisez votre ame,
Vos projets, votre cœur, pour tromper Cœlina!
Pour obtenir un bien que l'amour vous donna,
N'eûtes-vous pas recours au talent de séduire?

Or, le seul jugement qu'on en pourrait induire,
C'est que le jeune amant sera de bonne foi,
Et brûle de s'unir par les nœuds de la loi,
A celle qu'il adore : au lieu que vous, Gerville,
Vous allez de sang-froid et d'une ame tranquille,
Condamner votre amante à d'éternels malheurs,
Et vous placer vous-même au rang des suborneurs.
Vous avez envoyé chercher un commissaire,
Un juge, mais cela n'était point nécessaire :
Avant que dans ces lieux il dirige ses pas,
Vous-même jugez-vous, et ne m'obligez pas
A faire contre vous des plaintes rigoureuses,
Dont vous devez prévoir les suites dangereuses.
La victime n'est pas si loin que vous pensez ;
Pour prévenir le sort dont vous la menacez,
Elle a des protecteurs que l'estime environne ;
Vous connaissez enfin mon crédit à Véronne,
Et je pourrais d'ailleurs invoquer le pouvoir . . .

SCÈNE XIII.

POLIDORE, GERVILLE, PAOLO, LE NOTAIRE.

PAOLO.

Monsieur, comme j'allions chercher votre homme noir,
Je l'avons rencontré justement à la porte.
Il sentait une affaire, ou le diable m'emporte!
Il a voulu d'abord que je le menassions
Droit au lieu du délit, et que je paraissions
En forme de témoin à l'interrogatoire.
Le juge, par malheur, n'a pas son écritoire,
Sans cela j'aurions vu les discours éloquens . . .
Mais, tenez, il amène ici les délinquans.

SCÉNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LISBELLE, CŒLINA, *en homme.*

LISBELLE, *avec vivacité, entrant sur le théâtre avec le commissaire.*

Oui, je vais m'expliquer et de toute mon ame.

(*Montrant Senange au commis.*)

Il veut s'unir à moi, je veux être sa femme;
Il est riche, dit-on, comme lui j'ai du bien;
Il m'a donné son cœur, je lui donne le mien.

(*à Gerville.*)

Mais quant à vous, monsieur, dont l'ame est si jalouse,
Ah, je mourrais plutôt que d'être votre épouse.

PAOLO, *à Gerville.*

On appelle cela parler à cœur ouvert,
Qu'en dites-vous?

GERVILLE, *avec emportement, au commissaire.*

Le crime est assez découvert,
Monsieur!

LE COMMISSAIRE, *gravement, et interrompant Gerville à chaque mot.*

Point de colère, elle n'est pas permise
Devant un magistrat...

GERVILLE.

Monsieur, par l'entremise
De cette fille...

LE COMMISSAIRE.

Bon.

GERVILLE.

Ce jeune étranger...

LE COMMISSAIRE.

Bien.

GERVILLE, *impatienté.*

Si vous parlez toujours, je ne dirai plus rien..

LE COMMISSAIRE.

Ce jeune homme osa donc?

GERVILLE.

Il osa donc s'introduire
Chez moi...

LE COMMISSAIRE.

Sous cet habit?...

GERVILLE.

Oui, monsieur.. pour séduire
Cette jeune personne, et pour l'enlever...

LE COMMISSAIRE.

Mais,
L'aventure devient plus grave que jamais !

GERVILLE.

Vous ferez le devoir que la loi vous impose,
(*Regardant Lisbelle.*)
Et sur votre équité Gerville se repose,

GERVILLE.

Une rebelle encor dont je suis le tuteur !

LISBELLE, *avec vivacité à Gerville, et lui montrant Senange.*

Il m'aime, selon vous il est un séducteur ;
Je ne vous aime pas, je suis une rebelle :

SENANGE, *à Gerville.*

Si vous êtes, monsieur, le tuteur de Lisbelle,
Moi, je suis le cousin de Cœlina . .

LE COMMISSAIRE.

Comment ? . .

POLIDORE.

Vous seriez...

SENANGE, *à Gerville.*

Je ne sais que depuis un moment
Son pays, ses malheurs, son nom et sa naissance.
A ces lettres d'amour, dont j'ai pris connoissance,
A la voir déguisée en sa propre maison,
Est-il un séducteur, lui-même ? . .

LE COMMISSAIRE.

Il a raison.

SENANGE.

Mais sur votre équité Senange se repose ;
Vous ferez le devoir que la loi vous impose.

LE COMMISSAIRE.

Et d'une et d'autre part les preuves sont d'accord :
Je vais donc commencer par m'assurer d'abord
Et de monsieur Senange et de monsieur Gerville.

GERVILLE.

Quoi, Cœlina, c'est vous ! vous-même en cette ville !..

CŒLINA.

Oui, vous voyez ici la triste Cœlina,

Que l'amour infidèle au malheur condamna,
Qui devait en ces lieux vivre heureuse, contente,
Chérie . . . en quel état elle y paraît! tremblante,
Les yeux baignés de pleurs! l'amour, qui fut mon tort,
Ne vous a-t-il rendu l'arbitre de mon sort,
Que pour me rendre, hélas! à jamais malheureuse?
Ah, si vous rejetez ma plainte douloureuse,
Que vais-je devenir? . . . Ingrat, souvenez-vous
Que dans un lieu sacré, vingt fois à mes genoux,
Lorsque je me plaignois des rigueurs de mon père,
Vous me disiez : « sa haîne envain nous désespère,
» Je la vois sans douleur, j'en dois être charmé;
» A celle que j'adore et dont je suis aimé,
» Je tiendrais lieu de tout . . . oui, mon ame vous jure
» D'effacer par l'amour les torts de la nature. »
Et vous me condamnez au plus funeste sort!
Je vous donnai mon cœur, vous me donnez la mort!
Vous me couvrez de honte et d'opprobre..ah, Gerville

GERVILLE.

Ah, Cœlina!

POLIDORE.

Votre ame est-elle bien tranquille! . .

GERVILLE, *se jettant aux genoux de Cœlina.*

Non, je cède à l'amour, je me rends à l'honneur,
Aux droits que Cœlina conservait sur mon cœur.
Je vous fus inconstant, mais non pas infidèle;
Des époux je veux être à présent le modèle.

SPINETTE.

Bon!

GERVILLE.

Recevez ma main . .

CŒLINA.

Je n'osais l'espérer . .

GERVILLE.

Je ne vis désormais que pour vous adorer,
Que pour vous rendre heureuse.

POLIDORE.

Embrassez-moi, Gerville,
Mon cher ami!

SPINETTE.

Vivat! on en trouve un sur mille.

SENANGE, *à Gerville.*

Monsieur, j'ai de l'amour, de l'honneur et du bien ;
Vous connaissez d'ailleurs ma famille . . .

GERVILLE *d'un air froid.*

Très-bien,
Je la connais, monsieur, par-tout on la renomme ;
(*gaiement et lui montrant Lisbelle.*)
Cependant.. puissiez-vous, trop aimable jeune homme
Etre toujours heureux avec cet enfant là,
Comme j'espère l'être avec ma Cœlina.

LE COMMISSAIRE.

Comment! messieurs, comment vouloir.. c'est incroyable,
Vouloir que tout cela se passe à l'amiable !

LE NOTAIRE.

Monsieur le Commissaire a perdu la raison . .
Que veut-il dire ?

LE COMMISSAIRE.

Ah, ah, ce qu'il veut dire ? . . bon !
Une dame est séduite ! on enlève une dame !
Puis une femme enhomme ! et puis un homme en femme !
Factum est probalum, le fait est bien constant.
Oh parbleu nous verrons, nous verrons à l'instant . .

LE NOTAIRE.

Mais tout s'est arrangé, monsieur le Commissaire,
Ce double mariage . .

LE COMMISSAIRE.

Oui, monsieur l'notaire,
Cet hymen vous arrange, et moi subitement,
Me voilà dérangé par votre arrangement . .

(*Gerville lui présente une bourse, le Commissaire la prend, l'examine, la soupèse, et dit en souriant d'un air agréable.*

Jouissez du bonheur que le ciel vous envoie ;
Livrez-vous sans réserve aux transports de la joie.

FIN.

PQ
2359
M53G3

Ménégault, A. P. F. de
Gentilly
Le garçon fille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 11 05 03 025 3